1

Le Père Noël a une Formule 1

Petit bout du journal d'Hortense

(un mercredi en novembre)

Être fille unique, j'aurais adoré. Puis je me rends compte que ça signifie cette chose affreuse : je me serais retrouvée orpheline à la mort de maman et papa, et alors j'ai un frisson.

Pourtant c'est difficile d'être 1 parmi 5, une dans la multitude. J'ai du mal à le supporter des fois. Par exemple ce matin au petit-déjeuner, quand Bettina…

*

* *

Ce matin-là au petit-déjeuner, Bettina s'écria :

– Vous savez quoi ?

Enid, Hortense et Charlie attendirent en silence. Bettina allait leur donner la réponse dans dix secondes. Pourquoi se fatiguer ? Seule Geneviève lui répondit :

– Tu vas nous le dire.

C'était bien Geneviève. On lui parlait, elle répondait.

– Dans sept semaines et demie, c'est Noël.

– Et alors ? dit Charlie en raflant la pile de bols sales.

– Alors les cadeaux.

Hortense colla sur son index une miette avant qu'elle soit happée par le ramasse-miettes d'Enid. Elle la croqua, objecta :

– Un peu tôt. Les magasins n'ont même pas installé leurs vitrines.

– Les Galeries Réunies, si. Et le numéro de décembre de *Futile* vient de paraître.

– Ah. Alors, marmonna Charlie, si le numéro de décembre de *Futile* est paru…

– Sept semaines et demie, c'est long, insista Hortense.

– Pas tant que ça.

– Le Père Noël a des bottes de sept lieues, dit Enid.

– Des rennes Formule 1 plutôt ! dit Bettina.

Hortense leva un sourcil. Présage chez elle d'un commencement de surchauffe mentale :

– Trouve un autre prétexte pour courir les magasins, dit-elle à Bettina. Ne compte pas sur nous pour t'accompagner.

Bettina adorait arpenter les magasins avec une escorte. Ladite escorte devait se taire, opiner du chef quand Bettina s'exclamait : « Génial ces bigoudis pour cils, hon ? » ; à l'occasion l'aider à porter les gros paquets et, le soir, opiner derechef du chef quand elle demandait : « Journée géniale, hon ? »

Hortense leva son autre sourcil. Signal d'énervement imminent.

– Hortense a raison, dit Geneviève, on a le temps.

Bettina s'irrita.

– Avec ce raisonnement chou-rave, on se retrouvera au 24 en oubliant que c'est le 24…

– Mme Brogden ! s'illumina Charlie. Je savais que j'avais oublié un truc !

– Mme Brogden vient pour Noël ?

– Non…

Charlie vérifia l'heure : plus que quarante minutes. Elle farfouilla dans la boîte à clefs (ex-boîte-de-p'tits-beurre) décorée de Pinocchio violets, en expliquant à toute vitesse :

– Elle prête sa maison à des amis dont la gamine a été très malade. Elle vient ici en convalescence avec une infirmière. La gamine, pas Mme Brogden. Compris ? Tiens, Geneviève. Les clefs. Tu iras aérer et chauffer avant qu'elles arrivent ?

M. et Mme Brogden étaient les Parisiens propriétaires du n° 6 de l'impasse de l'Atlantique. Ils y passaient l'été. Le reste de l'année ils confiaient aux Verdelaine la garde des clefs.

Charlie enfila la canadienne offerte par ses parents l'hiver qui avait suivi son bac (voilà cinq ans), lustrée aux coudes, aux poches et aux coutures noircies ; elle agita les doigts, lança « à ce soir les filles », un bisou à la ronde, et sortit.

Puis repassa la tête :

– Nanouk Surgelés livre ce matin. Il faut une permanence. Sortez pas toutes en même temps.

Elle disparut.

Sitôt que sa voiture eut franchi le double porche couvert de lichen, Bettina se versa un deuxième thé, se confitura une Krisprolls. Elle extirpa de la réserve à bûches le numéro de décembre de *Futile*.

– Comment peut-on lire des âneries pareilles ? demanda Hortense.

Ni dédain ni mépris. Qu'une gigantesque compassion.

– C'est vrai, comment ? admit Bettina dans une intonation dangereuse.

Elle lut le sommaire à voix haute :

– Page 22, « Comment le rendre dingue amoureux ? » En effet ÇA NE PEUT PAS te concerner, Hortense ! En revanche, tiens, cet échantillon de shampooing pour cheveux gras te concerne terriblement, je te l'offre. Page 66, « Mannequin, pourquoi pas toi ? » Hummm, non, vraiment pas toi, Hortense… Page 47, « Es-tu une serial charmeuse ? » Si tu veux connaître la réponse, je te prête cette ânerie, conclut Bettina avec amabilité.

Hortense était rouge vif, prête à éclater. Geneviève émit un petit clappement de langue.

C'était le moment où Enid se demandait si elle passerait l'après-midi à la piscine avec Gulliver ou bien chez Sidonie à la ferme où les chatons de la Zaza étaient nés.

À moins d'aller d'abord à la ferme avec Gulliver, ensuite à… ? Des cris et des éclats l'arrachèrent à ses conjectures.

– Espèce de bourrique ! hurlait Hortense. Bécasse ! Arrête de m'humilier !

Ingrid et Roberto désertèrent le coin de cheminée avec des airs de reproche. Bettina reprit sa lecture, la mine toujours affable.

– « Que portes-tu pour dormir ? A : un T-shirt défraîchi. B : une jolie chemise en satin. Ou C : ton parfum préfé… » ?

– Tu vas te taire ! hurla Hortense qui éclata en sanglots.

Geneviève prit Hortense dans ses bras.

– Ne te mets pas dans cet état. Tu vois bien qu'elle te fait enrager. Tais-toi, Bettina.

– Tais-toi, Bettina, dit Enid.

– « Te fais-tu régulièrement de nouveaux amis ? » continua Bettina, imperturbable. « A : Oui, tu es bien dans ta peau et tu aimes connaître des gens nouveaux. B : Tu as déjà plein d'amis et… »

Le paquet de Krisprolls fonça droit sur la joue de Bettina où il explosa dans un bruit de chapelure. Bettina écarquilla les yeux. Hortense fit demi-tour et sortit de la pièce en courant. Silence.

– Cette fille n'a aucun humour, dit Bettina en se frottant la joue.

– Et toi aucun tact, rétorqua Geneviève en ramassant le paquet.

On klaxonna dehors. Enid bondit à la fenêtre.